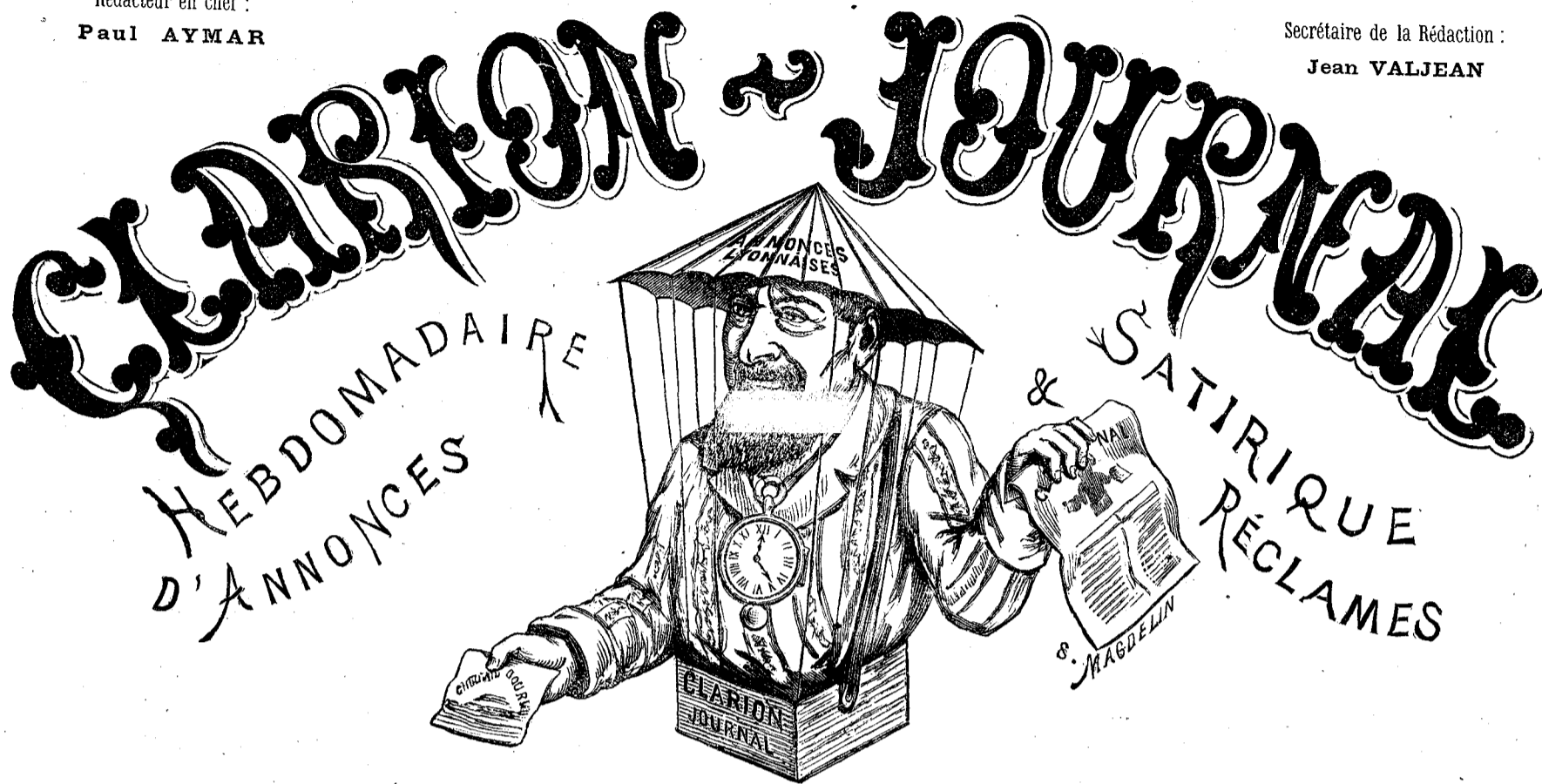


Rédacteur en chef :
Paul AYMAR

Secrétaire de la Rédaction :
Jean VALJEAN



ANNONCES

(à toutes les pages)

Annonces anglaises (la ligne). 30 cent.
Réclames (la ligne). 50 —

Directeur-Administrateur-Gérant : P. SUSBIELLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 17, rue Ferrandière, 17

Les ABONNEMENTS et les ANNONCES sont exclusivement reçus
au Bureau de l'Administration. — Les MANUSCRITS non insérés ne seront pas rendus

DÉPÔT CENTRAL DE VENTE : Rue Quatre-Chapeaux, 14

ABONNEMENTS

à Lyon.

Un an 5 fr.
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

LE BUREAU DE VENTE

DU

CLARION-JOURNAL

est actuellement situé

Rue des Quatre-Chapeaux, 14

ARLEQUIN ET POLICHINELLE

Dialogue de deux Morts

La salle des séances du Sénat, palais du Luxembourg, veuve de pères conscrits, est plongée dans un morne silence.

Le bureau, la tribune, les bancs des sénateurs, faiblement éclairés par les dernières lueurs du crépuscule, se dressent, lugubres, semblables à des monuments funéraires.....

Au centre de cette nécropole s'agitent deux ombres.

L'une est à droite, l'autre est à gauche.

Toutes les deux vont, viennent, se baissent et se relèvent.

En allant, en venant, en se baissant, en se relevant, elles se rapprochent.....

Mais voilà qu'arrivées à l'étroite limite qui sépare la gauche de la droite, elles s'abordent par ces mots :

— Arlequin !
— Polichinelle !

Et, qu'aussitôt, s'établit le dialogue suivant :

ARLEQUIN

Daigneriez-vous me dire, Double Eminence, ce que vous cherchiez au milieu de ces pierres sépulcrales ?

POLICHINELLE

Cher confrère, je cherchais quarante et quelques interpellations, par moi égarées en ces lieux ! Mais vous, quel était l'objet de vos fouilles mystérieuses ?

ARLEQUIN

Hélas ! j'ai vainement scruté tous les coins de cet asile sacré, je n'ai pu trouver encore le portefeuille

de mon confrère qui tomba de mon bras en un instant de malheur !...

POLICHINELLE

Fâcheux contre-temps, mon cher confrère ; fâcheux contre-temps ! Et il faut convenir que nous n'avons plus de chance !

Pendant des siècles, moi, sur la terre, j'ai joué un rôle des plus amusants ! Mes deux bosses étaient toujours pleines : celle d'en haut, poignardant le Ciel, de tous les bénéfices de notre sainte mère l'Eglise ; celle d'en bas, caressant le ventre, de toutes les richesses des rois, des seigneurs et des nobles. Parmi les vilains et les roturiers je promenais triomphalement mes deux éminences en riant à gorge déployée. Il est vrai, qu'à certaines époques, ces vilains et ces roturiers se sont permis, à l'endroit de mes deux poches précieuses, des familiarités qui n'étaient guère de mon goût, et qu'en l'année 1789, ils les ont aplatiées à leur donner de faux airs de vessies dégonflées ! Mais, petit à petit, poches ou vessies avaient repris leur embonpoint et, je recommençais à faire bonne figure parmi les hommes... Or, de nouveau, les aplatissements ont succédé aux aplatissements, à tel point que n'ayant plus rien qui valût, ni dans la bedaine ni dans l'échine, je me résignai, pour vivre, à les emplir l'une et l'autre de son, et à m'abandonner à toutes les folichonneries des bals masqués !... Hélas ! même cela n'a pas duré, mon cher confrère, et l'on m'a chassé de ce monde-là pour m'expédier dans celui-ci où je vous ai rencontré.....

ARLEQUIN

J'ai eu moins de vicissitudes que vous, mais elles n'ont pas été moins douloureuses !

J'étais né pour être évêque, archevêque ou cardinal, la fatalité ne l'a pas voulu ainsi ! Au lieu de la mitre qui convenait à mon front et de la crosse que mes doigts eussent portée avec autant d'onction que d'élégance, j'ai coiffé longtemps un méchant petit chapeau orné d'une cocarde républicaine et ma main, armée d'une plume (c'est-à-dire de la batte que vous voyez), a noirci un nombre considérable de feuilles de papier pour célébrer les vertus de plusieurs choses appelées démocratie, libre-pensée, liberté de conscience !...

Mon cher Polichinelle, ce que je m'esbaudissais, en noircissant ces feuilles de papier, vous ne pourriez le croire, car je me disais qu'Arlequin était passé maître en l'art de brider les bipèdes de l'espèce humaine, toujours condamnée à subir les caprices des paillasses et des bouffons !

mais, trois fois hélas ! suite de managements pour ma ficelle, que manoeuvrait un impresario des plus inhabiles du nom de Mache-Marrons, la ficelle vint à casser !... Patatras ! Dans ma chute, je perdis la vie, et, depuis lors, j'erre parmi ces tombes pour tâcher de retrouver le portefeuille que je perdis en même temps !...

POLICHINELLE

Toutes mes condoléances, mon pauvre Arlequin !

ARLEQUIN

Toutes mes bénédictions, mon pauvre Polichinelle !

POLICHINELLE (s'en allant à droite)

Hâtez-vous, cher Arlequin, de mettre la main sur votre portefeuille, car nos moments sont comptés ! J'ai oui prétendre qu'on allait détruire notre cimetière.....

ARLEQUIN (s'en allant à gauche)

De grâce, ne négligez rien pour retrouver vos quarante et quelques interpellations ! Il serait si bon de se désopiler la rate quarante et quelques fois encore, avant de rentrer dans le néant !

— Adieu !
— Adieu !

Et Polichinelle et Arlequin poursuivent leurs recherches, tandis que la salle des séances du Sénat, palais du Luxembourg, veuve de pères conscrits, continue à être plongée dans un morne silence !...

MARC-ANTOINE.

JEANNE DE LUYS

Or, comme elle dormait sous le dais de velours,
Il posa sur sa gorge une rose fanée
Et s'en alla quérir de nouvelles amours.

— Il semble que ma joie au ciel s'est entournée,
Se dit-elle au réveil. — Qu'est-il donc advenu ?
Pourquoi le bien-aimé m'a-t-il abandonnée ?

Et voyant sur son sein neigeux, à demi-nu,
La fleur qui s'effeuillait muette et douloureuse,
Elle eut vaguement peur d'un malheur inconnu.

Et pendant qu'elle était tristement langoureuse,
Un page entra, vêtu de soie et de satin :
« Don Juan m'a dit : Va dire à ma blonde amoureuse

Que l'amour est semblable aux roses du matin,
Aux passagères fleurs que les tièdes vesprées
Eparpillent au vent. — C'est l'arrêt du destin ! »

Ainsi qu'un vol d'oiseaux, ses visions dorées
S'envolèrent alors ; elle pleura longtemps,
Jusqu'au matin rempli de lueurs empourprées.

Mais quand aux chauds baisers des rayons éclatants
Elle vit s'entr'ouvrir les fleurs de sa fenêtre ;
Quand l'air se fut empli des parfums du printemps,

Triste, elle murmura : « Les fleurs peuvent renaître.
L'amour renaîtra-t-il ? Reviendra-t-il encor
Celui que j'aime tant, mon seigneur et mon maître ? »

Et l'âme inconsolée ouvrit ses ailes d'or.

RAOUL GINESTE.

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

« Qui pourra contester à l'homme le droit de penser et d'imprimer ? Qui pourra calculer tous les avantages dont nous sommes redevables à l'usage de la presse ? et quel législateur, quel que soit l'esprit qui le conduise, oserait, à cette vue, vouloir suspendre ou gêner l'action d'une cause puissamment utile. » (Syeyes, discours en faveur de la presse, prononcé à l'Assemblée nationale, le 20 janvier 1790.)

Comme le disait fort judicieusement M. de Girardin, dans sa France, du 27 janvier, l'homme a le droit de penser et d'écrire. L'existence de l'homme, en effet, ne se résume pas seulement dans cette série de phénomènes physiques et physiologiques qui constituent la vie matérielle, mais encore dans une suite d'élaborations intimes, insaisissables à nos sens et qui forment des droits d'existence égaux, des droits semblables, que nulle force ne saurait violer sans crime. Détruire ou empêcher cette existence chez l'une ou l'autre est également coupable. Enlever à l'homme le droit de parler, le droit d'écrire, le droit d'imprimer, c'est porter atteinte à son existence, c'est lui refuser l'air dont il a besoin pour sa respiration, la nourriture dont il a besoin pour se soutenir. Ce droit de penser et d'écrire est donc inaliénable comme le droit de manger et de boire. Imposer à la presse des entraves aussi cruelles que barbairement réfléchies, punir les gens de lettres par l'amende, par l'exil ou la prison, avoir appelé sur eux, comme autrefois, les verges des Lazaristes, ou les avoir traînés au gibet comme des scélérats, n'était-ce pas le comble de l'injustice, de l'ignorance et du despotisme le plus affreux, le plus barbare, le plus contraire aux droits de l'homme et du citoyen ?

Nos pères de 89 comprirent rapidement toute l'horreur du joug qu'on imposait à la pensée, toute l'étendue des vexations auxquelles elle était soumise ; aussi leurs premiers soins furent-ils de tenter d'arracher au pouvoir royal la liberté des journaux. Après avoir, en quelque sorte, conquis leur droit à l'existence par les renversements des titres nobiliaires et des privilèges, leurs efforts tout entiers n'eurent plus qu'un but : revendiquer sans cesse ce droit sacré dans un pays libre, cette liberté indispensable à la nécessité des temps et au progrès des lumières.

« On voudrait, s'écrie Waudin, à la tribune de l'Assemblée nationale, on voudrait nous empêcher de penser et d'imprimer librement nos pensées, eh ! bien, dussions-nous être traînés à la potence, nous penserons et nous imprimerons. »

Sans doute, la liberté de la presse peut occasionner des délits qu'il est nécessaire de prévenir ; sans doute, il doit être défendu, sous des peines très sévères, de calomnier ; sans doute, l'auteur d'un imprimé doit être garant de tous les faits qu'il atteste ; sans doute, il faut proscrire les brochures et les gravures licencieuses, qui ne pourraient que corrompre nos mœurs, si elles n'étaient déjà portées au dernier degré de corruption ; sans doute il faut se défier des écrits anonymes ; sans doute il faut punir les contre-facteurs, comme on punit les voleurs. Il est triste, en effet, de voir les outrages les plus sanglants jetés à la face des représentants, des gouvernants ou des fonctionnaires les plus honorables ; il est triste de voir la calomnie déverser avec abondance son venin le plus noir sur les plus honnêtes citoyens ; il est répugnant

de voir s'étaler au grand jour les brochures et les gravures les plus licencieuses et les plus obscènes.

Mais le moyen de réprimer ces abus, est-il de bannir la presse ou de lui donner, au contraire, la liberté la plus large. Nous sommes de ceux qui prétendent que le plus sûr moyen de réfréner la presse, est de l'abandonner à ses débordements les plus effrénés. Le bon sens public saura promptement faire justice des exagérations d'une presse injurieuse ou lascive. Et d'ailleurs, l'homme véritablement honnête, fort de sa conscience et de la pureté de ses intentions, peut-il redouter la liberté de la presse ? non, certes ; au contraire, cet homme l'aurait inventée, si elle n'eût existé. Comme compensation, du reste, à cet accroissement d'outrages, d'injures, de diffamations et de calomnies, que d'avantages la liberté de la presse ne nous procure-t-elle pas. S'il est des écrivains assez scélérats pour inviter les citoyens aux crimes, dont la plume féroce et sanguinaire ne trouve rien d'assez incisif pour déchirer les victimes de leur haine et de leur jalousie ; s'il en est d'assez vils pour se moquer hautement de tout ce que la saine morale a de plus sacré : que d'écrivains aussi, pour réclamer sans cesse l'exécution des lois, pour s'élever de toutes leurs forces contre les injustices et les vexations de tous genres. Que d'organes pour rappeler l'homme aux sentiments de noblesse et de dignité, pour remonter au citoyen égaré son véritable devoir, pour lui prouver qu'il enfreint les lois et les décrets constitutionnels ; que de plumes pour l'avertir qu'on le trompe et qu'il se laisse tromper.

Si on sème l'erreur, jetons la vérité à pleines mains ; écrasons le faux, l'absurde et l'ignoble par le vrai, le juste et le noble. Luttons, s'il le faut, sans trêve ni merci, mais gardons-nous d'entraver la liberté de la presse. Laissons aux gouvernements despotiques, bafoués dans l'opinion publique, atterrés par quelques insuccès, mais avides encore d'argent et de pouvoir, ayant besoin de cacher la turpitude de leurs anciens projets, l'exécution de leurs projets nouveaux, ayant besoin de voiler leurs intrigues et leurs coups d'état, laissons leur la honte d'avoir cherché dans le rétablissement de la censure une prolongation à leur règne et un moyen de forger dans le silence de nouvelles chaînes à leurs peuples.

Jean VALJEAN.

A TRAVERS LA SEMAINE

Il a paru, dans ces derniers temps, une brochure qui est passée presque inaperçue, malgré de nombreuses affiches et l'attraction des kiosques et librairies, où elle étalait sa couleur rose.

La presse locale n'en a pas dit un mot.

Ce silence, qui ne m'a pas étonné de la part des feuilles républicaines, m'a surpris de la part des feuilles réactionnaires intéressées à seconder les rancunes et les tendances de ce factum en 19 pages.

Le titre de cette brochure est : *La Victoire de la Bourgeoisie. Ses causes.* L'auteur : M. le Dr Jantet, l'ex-conseiller municipal grincheux, dont les élucubrations électorales ont été vainement exploitées, au cours de la dernière campagne, contre la municipalité républicaine lyonnaise.

On m'a raconté que ce petit libelle, fort bien imprimé, mais fort mal écrit, avait été lancé dans la circulation sous le couvert du Comité de l'Alliance républicaine.

Je n'en crois rien, par la raison toute simple que le Comité de l'Alliance n'existe plus, et que le rôle joué, dans ce Comité, par M. le Dr Jantet et plusieurs de ses amis, a été l'une des principales causes de sa désorganisation.

Cette brochure n'est donc pas l'œuvre d'une collectivité.

Elle émane de quelques individus dévorés d'ambition, et qui, tout aussi bourgeois que les prétendus bourgeois élus le 9 janvier, sont condamnés, de par le suffrage universel, librement exprimé, à croupir dans leurs haines mesquines et dans leurs oiseuses déclamations.

J'ai lu fort attentivement, je l'avoue, ces 19 pages, et comme je n'y ai remarqué qu'un certain nombre de plates vilénies à l'égard des journalistes les plus estimables et les plus estimés de la presse lyonnaise, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de rendre un véritable service à M. le Dr Jantet et à ses amis.

Ce qui manque à la brochure de M. Jantet, contre la bourgeoisie, c'est un programme contre cette bourgeoisie, et je me suis chargé de lui en fournir un, qu'il pourra intercaler dans la seconde édition de sa prose, aussitôt qu'il aura ouvert leur cage aux trop nombreux rossignols qui troublent son sommeil.

Ce programme est en vers, et en vers excellents.

Le voici :

« Ce que plus tard diront, avec leur bouche verte,
Ces cadavres ensanglantés,
Le mot d'ordre sorti des fosses entr'ouvertes,
Le sombre appel des transportés,
Non ! ô triomphateurs d'abattoir, non ! infâmes,
Non, vous ne vous en doutez pas !
Un jour viendra bientôt où des enfants, des femmes,
Les mains frêles, les petits bras
S'armeront de nouveau, sans peur des fusillades,
Sans respect pour vos canons,
Les faibles, sans pâlir, iront aux barricades,
Les petits seront nos clairons.
Sur un front de bataille épouvantable et large,
L'Émeute se relèvera,
Et, sortant des pavés pour nous sonner la charge,
Le spectre de Mai parlera.

« Il ne s'agira plus alors, gueux hypocrites,
De fusiller obscurément
Quelques mouchards abjects, quelques piteux jésuites,
Canonisés subitement.
Il ne s'agira plus de brûler trois bicoques,
Pour défendre tout un quartier ;
Plus d'hésitation louche, plus d'équivoques :
Bourgeois, tu mourras tout entier !
La Conciliation, lâche, tu l'as tuée ;
Tes cris ne te sauveront pas,
Tu vomiras ton âme au crime habituée,
En invoquant Thiers et Judas.

« Nous t'apportons la paix et tu voulais la guerre,
Eh bien ! nous l'aimons mieux ainsi :
Cette insurrection ce sera la dernière,
Nous fonderons notre Ordre aussi !
Non, rien ne restera de ces coquins célèbres,
Leur monde s'évanouira,
Et toi, dont l'œil nous suit à travers les ténèbres !
Nous t'invoquerons, ô Marat !
Toi seul avais raison : pour que le Peuple touche
A ce port qui s'enfuit toujours,
Il nous faut au grand jour la Justice farouche,
Sans haine comme sans amour,
Dont l'effrayante voix, plus haut que la tempête,
Parle dans sa sincérité,
Et dont la main tranquille au ciel lève la tête
De Prudhomme décapité... »

Docteur Jantet, le jour où ce programme figurera dans votre brochure, je comprendrai votre brochure. En l'état, elle n'est qu'une mauvaise action et une mauvaise plaisanterie.

Le *Nouvelliste de Lyon* n'est pas content. Il avait annoncé que M. Oustry, préfet du Rhône, allait quitter la préfecture, et il a reçu de M. Oustry lui-même un petit démenti très laconique, mais très formel, qui l'a mis dans tous les états !...

Il était même si fort en colère, le rédacteur de la note répondant au communiqué préfectoral, qu'il a maché le mot *monsieur*, ce qui lui a fait « tutoyer le préfet » — malgré lui, j'en suis convaincu !

Aussi, pourquoi diable ! M. Oustry a-t-il, comme préfet, présidé à l'exécution des décrets dans le département du Rhône ?

Pourquoi n'a-t-il pas favorisé les candidatures municipales du Comité central conservateur ?

Pourquoi fait-il surveiller les cercles catholiques ? Pourquoi ne lâche-t-il pas la bride à toutes les extravagances *ultra-radicales* si utiles à la cause *conservatrice* (!) ?

Pourquoi M. Oustry se permet-il de rester l'intègre premier magistrat du département, apaisant de son mieux toutes les discordes et conciliant tous les intérêts ?

Allons, allons ! il faut que M. Oustry s'en aille ; telle est la volonté du *Nouvelliste*...

Pauvre *Nouvelliste de Lyon* !...

M. le préfet du Rhône n'est pas la seule tête de turc contre laquelle s'acharnent les mains gantées de nos *nouvellistes* du petit format.

Il n'est pas jusqu'aux scribes de la préfecture qui ne soient l'objet de leurs pieuses attaques.

Si cela continue, M. le préfet ne tardera pas à être mis en demeure d'avoir à transmettre, tous les jours, à la rédaction du *Nouvelliste*, la liste de présence de ses employés, et quand les concierges voudront s'absenter pour... *déboire*, ils seront tenus d'en obtenir, au préalable, l'autorisation de l'organe officiel du Comité central conservateur.

MM. les étudiants des Facultés de l'Etat viennent d'organiser un bal au profit des pauvres de la ville de Lyon.

C'est le samedi, 12 février, au Théâtre-Bellecour, que ce bal doit avoir lieu.

Le programme de cette fête est magnifique et bien digne de la pensée généreuse qui a présidé à son organisation.

Toutes nos félicitations à cette vaillante jeunesse de nos écoles.

**

Au moment de clore cette chronique, on m'informe qu'un duel au... goupillon est imminent entre les directeurs de la *Décentralisation* et du *Nouvelliste*.

Je cours aux renseignements.

ZIG-ZAG.

Nous sommes obligés, faute de place, de renvoyer à la semaine prochaine, la *suite* des **INDISCRÉTIONS D'UN CONDUCTEUR D'OMNIBUS LYONNAIS**, de M. PAUL AYMAR. Nos lecteurs voudront bien excuser ce retard.

Le Salon Lyonnais

J'accorde volontiers à l'architecte de la ville tout ce qui lui a été accordé : l'escalier qui mène à l'Exposition de la Société des Amis-des-Arts est construit avec goût, et les salles où sont confinés les tableaux, les marbres, les plâtres, les terres cuites, les eaux fortes et les dessins de nos exposants sont suffisamment éclairées pour faire valoir toutes les qualités et tous les défauts des œuvres acceptées par la commission d'admission.

Mais on a beau s'en défendre : les murs, recouverts de tapis, ressemblent trop à un pauvre diable qui serait drapé dans un lambeau de velours ou de soie, pour que, dès les premiers pas à travers l'escalier monumental, l'esprit du visiteur ne soit point sous l'empire d'une pénible impression.

Les expositions comme les meilleurs tableaux ont besoin d'un cadre qui les fasse valoir. Et ici c'est le cadre qui manque, d'autant plus que les tableaux, en général, sont d'une pauvreté de couleur et de dessin à décourager le critique le plus bienveillant.

Je sais bien qu'il existe de très belles exceptions que je signalerai, mais l'ensemble n'offre rien, absolument rien, qui soit de nature à lutter contre la mélancolie d'une teinte uniforme de médiocrité.

Je dois le confesser : j'ai visité, jadis, de petites expositions de petites villes, et j'ai ressenti, cette année, à Lyon, seconde ville de France, ce que j'avais ressenti dans ces humbles chefs-lieux de départements ou d'arrondissements...

A quoi attribuer cette décadence, car il y a décadence ? Il ne faut pas craindre de le dire bien haut : aux difficultés matérielles de la production artistique, à l'abandon au milieu duquel se sont sentis abandonnés les tempéraments les plus robustes et les volontés les mieux trempées.

Jusqu'à présent la municipalité lyonnaise, qui s'était trouvée en butte à des exigences financières, avait cru tout devoir sacrifier au prosaïsme : l'art, au théâtre et au salon, lui avaient paru des questions secondaires, des accessoires de sa machine administrative !

Elle avait, tous les ans, jeté en pâture six billets de mille francs à deux artistes tenus en serre chaude par les caprices de la bienveillance et de la protection, et elle croyait avoir sauvegardé ainsi les intérêts de l'art de peindre, de sculpter, de graver, de dessiner !...

Hélas ! on a vu, année par année, quelles ont été les conséquences de cette regrettable appréciation.

D'année en année, le niveau de l'art a baissé, à tel point qu'il n'est guère, aujourd'hui, au-dessus de celui de Carpentras ou de Pampelune !

D'autre part, si la commission d'examen des œuvres à admettre au salon renferme des personnalités d'une valeur incontestable, elle a englobé dans son sein trop d'incapacités artistiques, pour que la composition de cette commission ne soit pas une des causes essentielles du découragement des artistes et du triste coup-d'œil d'ensemble que nous offre la 44^{me} Exposition de la Société des Amis des Arts.

Il me revient qu'aujourd'hui les choses vont changer : que la municipalité a illimité le chiffre de sa subvention, qu'un triage sera opéré, à bref délai, parmi les membres appelés à juger les envois, enfin que le cadre lui-même de l'Exposition sera digne de seconder les efforts de tant de nobles ouvriers de la palette ou du ciseau... Tant mieux !

L'infériorité de l'Exposition actuelle n'aura pas été inutile, puisqu'elle aura servi à couper le mal dans sa racine !

**

Examinons maintenant, au hasard, les premières toiles qui appellent notre attention :

142. — Circassienne au harem.

J'ai eu besoin de l'explication du livret pour savoir que j'étais en présence d'une *Circassienne* enfermée dans un harem.

Je m'étais toujours figuré les Circassiennes en chair et non pas en peau de gant légèrement colorée. J'avais toujours cru que ce qui les distinguait des autres aimables personnes de leur sexe, c'était une opulente chevelure noire, de grands yeux fendus en amande et un ventre pour de vrai...

Avant de consulter le livret, j'étais persuadé que j'avais devant moi : 1^o une fille de concierge d'un blond fadasse, jetée par des malheurs sur un lit de maison de... passage, et 2^o derrière la pauvre fille, le monsieur et la dame de l'établissement qui, pour égayer leurs loisirs, fumaient, en guise de pipe, la cuisse gauche de la susdite jeune fille.

Ce qui a contribué à dissiper mon erreur, à l'aide du livret, c'est la branche fleurie destinée à remplacer la traditionnelle feuille de vigne ou les pudiques draperies de circonstance.

Les branches fleuries, à cet usage, ne sont admises que dans les harems.

Je doute que cette toile, hors concours, signée Clément (Félix-Auguste), soit appelée à produire une impression sérieuse sur l'imagination des vieux célibataires.

73. — Vue de Rome

(Prise du Colisée.)

Une collection d'escargots violets.

51. — Galathée et son amant Axis, surpris par le cyclope Polyphème.

Une jeune femme, toujours en peau de gant légèrement colorée, est en train d'essayer un pas de valse avec un mannequin en terre cuite. La jeune femme a supprimé le corsage de sa robe, mais elle a laissé subsister la *traine*, vulgairement connue sous le nom de *balayouse*. Une araignée en terre cuite rampe le long du mur, au milieu de petites branches artificielles.

(Tirées des Nuits persanes d'ARMAND RENAUD.)

Une autre jeune femme, toujours en peau de gant légèrement colorée, visiblement atteinte d'une maladie désagréable, a éprouvé le besoin de se fourrer de la poudre de riz jusqu'à la partie opposée à la figure.

Elle regarde avec amour des pilules enfilées en forme de collier. Derrière elle sont des fleurs destinées à la tisane.

353. — Gaulois blessé.

Deux opérettes utilisées : Une vieille femme, noire à force d'être brune, portant une perruque blonde empruntée aux accessoires de coiffure de la *Fille de madame Angot* (chœur des conspirateurs) est pansée par un des soldats du *Petit Faust* qui, pour cette besogne, s'est dépouillé de presque tout son équipement.

Pour cette opération délicate, le malheureux soldat dépense une telle somme d'énergie, qu'il en devient bossu, et que l'on s'attend, d'un moment à l'autre, à lui entendre commettre une épouvantable incongruité.

119. — Le bon Samaritain.

La lettre H. Spécimen d'un procédé nouveau d'ornementation alphabétique. N'aura pas de succès.

PAUL AYMAR.

(A suivre.)

Nous recevons trop tard, pour pouvoir l'insérer aujourd'hui, un excellent article sur : « **Les Monuments de Lyon : ceux qui existent et ceux qu'on prépare.** »

Cette étude artistique, trop longue pour être reproduite en une seule fois, recevra prochainement, en plusieurs *suites*, la plus large hospitalité de nos colonnes.

ÉCHOS ET POTINAGES

Une noce se présente dans un hôtel bien connu de notre ville, où elle avait d'avance retenu un salon de 40 couverts. Mais elle se trompe de porte, comme dans le *Chapeau de paille d'Italie*. Elle fait irruption dans la salle où étaient réunis des actionnaires de je ne sais plus quoi. A leurs habits noirs et à leurs cravates blanches, on les prend d'abord pour des invités.

Les actionnaires réclament : — Ce n'est pas ici ! A la porte !

La noce s'étonne : ces messieurs ne sont donc pas des invités ?

Éclat de rire amer sur toute la ligne : — Puisque nous sommes des actionnaires, comment voulez-vous que nous soyons à la noce ?

**

M^{lle} D..., pour ne pas être surprise en défaut par son Crésus, avait eu l'ingénieuse idée de faire poser un timbre dans son appartement ; le cordon de ce timbre correspondait à la loge du concierge. Lorsque l'amphitryon arrivait, le cordon officieux, sentinelle avancée, donnait l'alerte, et la belle faisait disparaître son Jupiter. C'était charmant, et cela économisait un Mercure.

M^{lle} N..., son amie, passée maîtresse en fait de tromperie, admira ce nouveau télégraphe ; mais, mauvaise camarade et peu reconnaissante, surtout envers M^{lle} D..., qui lui avait confié son secret, M^{lle} N... eut la sottise, par suite de la manie qu'elle a de vouloir, quand même, passer pour meilleure que ses camarades, de blâmer devant M. C..., son protecteur, les moyens employés par M^{lle} D... C'était laid, maladroit surtout ; la suite le prouvera.

M. C..., homme fort simple, comme le sont la majeure partie des propriétaires *in partibus* de ces dames, rit beaucoup de la ruse. Il rencontra, par hasard, M^{lle} D..., et toujours avec sa naturelle simplicité, lui dit : — L'on m'a confié cette délicieuse ruse ; oh ! c'est charmant, charmant, ma parole d'honneur !...

M^{lle} D..., quoique femme d'esprit, fut étonnée d'une semblable indiscrétion ; mais, sans perdre contenance : — Ah ! vous trouvez, dit-elle à M. C..., le tour charmant, j'en suis flattée ; mais la plus grande part d'éloges revient de droit à M^{lle} N..., car elle a perfectionné l'invention. Je croyais qu'il était permis de se servir d'un timbre, elle en a trois dans ses appartements.

tigre, il court inspecter les lieux, fouille, refouille, et trouve enfin les trois malheureux timbres.

M. C... a quitté l'ingrate, mais les oreilles lui tintent toujours !...

En terminant le récit de ce fait de chronique rigoureusement authentique, un sentiment de justice m'oblige de déclarer que le reporter auquel je le dois, lui avait donné un titre délicieux. Il l'avait intitulé : **LES COCOTTES TIMBRÉES.**

**

Un personnage administratif assez haut placé, non content d'avoir fait obtenir une des croix récentes à un aimable garçon qu'il protège d'une façon toute spéciale, voulut encore, pour célébrer cet heureux événement, donner ce jour-là même un grand dîner en l'honneur de son ami, le nouveau légionnaire.

Un somptueux festin se prépare. A l'heure dite, tous les invités se trouvent présents ; le seul héros de la fête manque encore, mais le voici qui entre... Sa démarche est grave, son air est tout à la fois fier et modeste ; un immense ruban rouge fleurit sa boutonnière.

— Tiens ! tiens ! voilà bon ami, s'écria tout à coup un mauvais garnement de six ans, fils de la maison, c'est-y ça qu'on appelle la croix ? Pourquoi donc qu'on te l'a donnée ?

— Mais, répond bon ami, légèrement embarrassé par la question, parce que j'ai été sage et que j'ai bien appris ma leçon !...

— Oh ! le menteur ! répond bruyamment l'enfant ; ma bonne a dit hier à Pierre, que papa t'avait donné la croix parce que tu fais la cour à maman.

Inutile d'ajouter que cette petite scène de famille ne s'est point passée à Lyon.

**

Un monsieur de X***, aussi vieux que veinard, joue à la bouillotte avec une vieille douairière. La vieille dame est assez favorisée ; elle amène à tout coup les brelans de neufs et de valets. Mais chaque fois, le monsieur mille fois plus heureux, trouve à lui riposter par des brelans de dames.

Au cinquième ou sixième brelan de dames, la douairière finit par sortir de ses gonds :

— Ah ! ça, monsieur, vous tenez donc un... sérail ?

Pages inédites de nos grands Hommes

UN JOUR A LONDRES

PAR ALFRED DE MUSSET ET STAHL

Les vieillards sont rares, les vieux pullulent; les uns sont graves, les autres drôles. — Celui-ci, par exemple.

Après avoir été longtemps le bras droit — jamais la tête — d'un marchand de drap, il vit maintenant sa petite vie de petit rentier, dans un petit coin de Montchat, heureux, rangé..., mais rangé!!!

Jugez-en par sa garde-robe. Chaque vêtement y a son étiquette piquée avec des épingles trouvées dans la rue (il n'en a jamais achetée).

— « Ceci est mon pantalon noir; » voilà pour son pantalon.

— « Ceci est ma lévite bleue; » voilà pour la lévite, etc., etc.

Dans un recoin pas mal obscur, j'ai vu pareillement une veste, mais lamentablement poussiéreuse et usée. Voici son étiquette :

« Veste pour quand on a des maçons dans la maison. »

L'Amour, de Michelet, était le sujet de la conversation. A ce propos, on remettait sur le tapis cette question aussi vieille que le monde :

— *Qui vaut le mieux de l'homme ou de la femme?*
Un homme — qui était de son propre parti — demanda :

— Voyons, combien trouvez-vous de maris pleurés par leurs veuves?

A quoi un Prudhomme de la société répliqua avec solennité :

— Mais vous-même, monsieur, pourriez-vous me citer beaucoup de veuves pleurées par leurs maris?

Depuis quelques jours, à l'occasion du carnaval, les salons sont ouverts à des petites soirées où l'on danse et où l'on joue.

A l'une de ces soirées était invité le colonel de l'un de nos régiments de ligne.

Le colonel, ne voulant pas se rendre à l'invitation qui lui était adressée, tout en regrettant de ne pas faire une apparition dans les salons de M. X..., eut une idée originale : celle d'y envoyer, à sa place, le brave Simplicie, son sapeur-planton.

Simplicie n'avait que la moustache et l'impériale, comme lui; Simplicie avait la même corpulence et la même taille que lui. C'était à merveille!

Il appelle donc Simplicie, qui, la bouche béante, reçoit l'ordre de son grand supérieur d'avoir à revêtir.

Et le grand supérieur ajoute les recommandations suivantes, qu'il accompagne de deux louis :

« Tu te promèneras dans les salons; tu salueras majestueusement de la tête; si l'on te propose de jouer, tu feras une partie ou deux, et, immédiatement après, tu défileras par le flanc gauche. »

— A vos ordres! mon colonel, répondit Simplicie, doré sur toutes les coutures.

Et il se rendit à l'hôtel qui lui avait été désigné.

A peine arrivé, Simplicie, roide dans son uniforme, est salué par les sourires des hommes et les ceillades des femmes.

Les bras croisés derrière le dos, il salue de la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Mais, comme il n'aborde personne et ne dessert pas les dents, une vieille dame faisant tapisserie croit devoir profiter de l'occasion pour s'arracher à sa solitude. Elle s'avance vers Simplicie et lui dit :

— Mon colonel voudrait-il accepter une partie d'écarté?

SIMPLICIE. — Tout aussi bien, madame; tout aussi bien!

Et la vieille dame et le pseudo-colonel prennent place à une table de jeu.

Un louis, mis à l'enjeu de part et d'autre et les cartes données, la vieille dame, en minaudant, s'exprime en ces termes :

— Mon colonel, je crois que Mars va être vaincu par Vénus! J'ai la dame et trois atouts majeurs. Vous pouvez abattre, mon colonel, vous pouvez abattre!...

Oh! alors, Simplicie oublie qu'il est colonel, et, redevenant sapeur, il s'écrie :

— De quoi! De quoi!... Le roi! Atout! Atout! Rataout! Rataout! La peau de mes joues! Enfoncée la vieille!...

— Pendant cette série d'exclamations, la dame a reculé son fauteuil, s'est dressée sur son séant, et de sa bouche sortent, d'une voix nazillarde, perçante, ahurie, les paroles suivantes :

— Quel drôle de colonel!!!...

A l'heure où je trace ces lignes, je ne connais pas encore les suites de cette aventure.

XXX.

C'est à Paris que l'envie nous avait pris d'y aller.

« Allez-y nous dit notre compagnon de voyage, pour moi je ne vous suivrai pas; je m'arrangerai assez des Anglais, mais je n'aime pas l'Angleterre, nous nous retrouverons à Boulogne. »

Arrivés à Boulogne, nous nous crûmes déjà en Angleterre. Il n'y avait que des hôtels anglais, des domestiques anglais, on n'y parlait qu'anglais, on n'y prenait que du thé.

Aimez-vous le thé?

Si vous êtes Anglais, ce n'est pas à vous que s'adresse ma question; si vous êtes Français, ce n'est point à vous non plus : les Français aiment tout; mais, vous feriez bien de détester cette abominable tisane, si vous êtes Prussien, Autrichien, Saxon, Wurtembergeois, Bavaïois ou Badois, Allemand enfin, c'est-à-dire si vous savez ce que vaut le bon vin du Rhin.

Le jour de notre départ, c'était un samedi, nous descendîmes pour déjeuner, avant de nous embarquer, dans la salle commune de notre hôtel.

Tout en déjeunant, Walter se prit à regretter Paris.

— Pour un étranger, disait-il, il n'y a qu'une ville, et cette ville c'est Paris. La vie y a quelque chose de si ouvert, de si visible, de si public, que partout, et même dans la rue, on peut se croire chez soi. D'ailleurs, les boulevards, les passages, les théâtres, les Champs-Élysées, et le bois, et les files de voitures, et ce million d'habitants toujours en l'air, et la foule sur les trottoirs, et les marchands en plein vent, et le bruit des rues, et les journaux, et les boutiques flamboyantes, et le Palais-Royal, et les Tuileries, et la colonne, nous ne retrouverons cela nulle part, pas même à Londres.

— Vous vous trompez, nous dit une jeune et jolie Anglaise, qui déjeunait en même temps que nous (et qui, par conséquent, prenait du thé); Paris danserait dans Londres. A Londres, n'avons-nous Regent's Street, Oxford-Street, et le Strand, et Picadilly, etc., et l'Opéra Italien, et Drury-Lane, et Covent-Garden, et Saint-James's Parck, et Regent's Parck, etc., et, pour animer tout cela, au lieu d'un seul, deux millions d'âmes? Si vous tenez à ne pas vous perdre dans Londres, je vous engage à bien vous y tenir, car vous serez dans la foule, comme une goutte d'eau dans de thé, Messieurs, et, à votre retour, vous m'en direz des nouvelles.

— Miséricorde! dis-je à Walter; je ne m'habituerai jamais à ces noms-là. Le jour où Dieu a confondu les langues, son courroux contre le genre humain devait être bien grand.

En ce moment, la cloche du bateau à vapeur se fit entendre, et nous primes congé de notre interlocutrice. — Bon voyage, nous dit-elle, et elle nous donna sans façon une poignée de main; ceci nous surprit bien un peu, mais c'était apparemment dans les mœurs du pays. Bonne et charmante coutume; d'ailleurs, puisque Dieu a fait l'homme et la femme l'un pour l'autre, c'est bien le moins qu'ils se serrent la main quand ils se rencontrent.

Tant que dura la traversée, nous restâmes étendus sur le dos; nous nous sentions un mal étrange dans l'estomac. Pour nous guérir, on nous offrit du thé!

Enfin on vint nous dire que nous étions à Londres.

Nous nous laissâmes emballer comme des paquets dans une voiture qui nous conduisit à un hôtel, et nous nous mîmes au lit.

Le lendemain, nous étions frais et dispos. — Nous demandâmes à déjeuner. — On nous apporta du *roast-beef*, des *sandwich*, des *muffins*, puis... du thé. Dieu merci, cette fois le thé n'était pas seul.

En cassant mon pain, je m'aperçus qu'on nous avait donné du pain dur; j'appelai le garçon.

— Est-ce que vous n'avez pas de pain frais?

— Non, Monsieur.

Walter avait peine à se rendre compte de cette particularité! — Car enfin, disait-il, le pain commence toujours par être tendre — et il ne comprenait pas pourquoi on attendait qu'il fût dur pour le servir. Mais il fit réflexion qu'il était venu pour étudier les mœurs du pays, et non pour les corriger, et il écrivit sur ses tablettes : « En Angleterre, il n'y a jamais de pain frais. »

Après déjeuner, nous nous mîmes en route pour voir la ville. Arrivés dans la rue, nous nous y trouvâmes tout seuls; pas une âme, pas un passant, pas une voiture, pas un cheval. Nous allâmes plus loin, et d'une rue dans d'autres rues. Mais personne; nous avançons dans un désert. Walter, se souvenant alors

des recommandations de la jeune Anglaise de Boulogne, m'attacha à son bras avec un mouchoir.

— Prends garde de te faire écraser, lui dis-je.

Nous avions eu soin de nous munir du *Guide du Voyageur*, d'un indicateur des monuments, et d'un plan de la ville pour nous retrouver dans les rues.

Nous allâmes voir la Tour de Londres; toutes les portes en étaient fermées.

L'idée nous prit de visiter les célèbres bassins (ou docks) où se tiennent des vaisseaux de toutes les parties du monde; les bassins étaient fermés comme la Tour.

— Probablement, dis-je à Walter, les étrangers ne peuvent pas voir les monuments sans lettres d'introduction.

Et comme nous en avions une pour un Anglais de distinction, nous arrivâmes tant bien que mal, à l'aide de notre plan, jusqu'à la maison de cet Anglais.

Arrivés à sa porte, en levant les yeux, nous aperçûmes trois ou quatre têtes de jeunes filles derrière le rideau d'une fenêtre. Elles lisaient dans un livre qui ressemblait à une Bible.

— Ceci, dis-je à Walter, nous promet une agréable compagnie.

Et soulevant le marteau de la porte, je frappai un coup, un seul coup, par discrétion.

On nous fit attendre un quart d'heure. C'était peu poli. Mais la porte s'ouvrit.

— Sir ***? demandai-je au grand laquais poudré qui nous barrait le passage.

(La suite au prochain numéro.)

DEVANT ET DERRIÈRE LA TOILE

Grand-Théâtre. — Notre première scène a provisoirement hérité de l'opérette, et, à en juger par le succès des *Mousquetaires au couvent*, cet héritage, que des mélomanes féroces se plaisaient à considérer comme devant compromettre sa prospérité lyrique, n'a fait que lui donner un attrait de plus : celui de la variété des spectacles.

Le grand opéra et le ballet, j'avoue que c'est admirable; mais on se lasse facilement des choses les plus belles, et l'on ne déteste pas d'en savourer d'une qualité relativement inférieure.

L'opérette est à l'opéra ce que le ballet est à cet opéra même : il rompt la monotonie lyrique des grands drames à musique; il repose l'esprit et le prépare agréablement aux conceptions d'un ordre plus élevé.

D'ailleurs, toujours à en juger par les *Mousquetaires au couvent*, nos artistes de l'opéra-comique ne sont pas déplacés dans le cadre de l'opérette, à laquelle ils ajoutent une attraction de *primo cartello*, l'attraction de leur talent et de leur distinction.

Arrivant plusieurs jours après la création, à Lyon, de l'opérette de MM. Ferrier et J. Prével, vous n'attendez pas de moi que je vous initie à tous les détails d'une intrigue qui tient du *Comte Ory*.

Cette besogne a été faite, et bien faite, par mes confrères, grands et petits, de la presse quotidienne.

Je me bornerai à féliciter M. Gros d'avoir aussi bien soigné la mise en scène, et à engager tous les lecteurs du *Clarion* à se rendre en foule au Grand-Théâtre, pour y applaudir cette œuvre amusante et d'une valeur musicale incontestable.

Casino. — La réouverture de cet établissement, restauré avec un luxe digne de la seconde ville de France, a eu lieu le 1^{er} février.

La foule qui se pressait dans cette salle, admirablement aménagée, ne tarissait pas d'éloges pour le plafond, dû au pinceau de M. Domer, dont le talent s'est affirmé par des œuvres d'une valeur considérable.

Les artistes engagés par la direction, ont été on ne peut mieux choisis pour contribuer au succès de l'inauguration de la nouvelle salle.

Chanteurs, gymnasiarques et décorateurs ont eu les honneurs de la soirée.

Théâtre des Variétés. — Les exigences de la mise en page nous privent de donner, cette semaine, le compte-rendu de la première de *Nos Députés en robe de chambre*.

Constatons seulement, pour aujourd'hui, un très grand et très légitime succès, et pour les auteurs et pour les interprètes.

J. V.

Le Gérant, P. SUSBIELLE.

LA HAINE D'UN ROUÉ

GRAND ROMAN HISTORIQUE

Par Gustave DESNOIRESTERRES

6

Il fut accueilli par un bruyant éclat de rire, et la Guimard sortit de sa cachette en se tenant les côtes et se pâmant presque sous les élans d'une gaieté délirante. Par bonheur, le marquis s'était dirigé du côté opposé à celui où sa femme était enfermée.

Il est de ces hasards si inespérés, qu'on serait prêt à se jeter à genoux et la face contre terre, pour remercier le ciel qui vous envoie cette joie à laquelle vous étiez si loin de vous attendre; M. d'Houdeville éprouva quelque chose de semblable; il aurait, si la prudence ne l'eût retenu, sauté de bon cœur au cou de M^{lle} Guimard.

La danseuse s'élança sur l'éventail que le mari de Diane tenait dans ses mains et le lui arracha, toujours en riant aux éclats.

M. de Cas... était confondu.

— Rendez-moi mon éventail, dit-elle enfin, c'est un présent du vicomte... L'autre soir, des coulisses de l'Opéra, j'examinais les loges, les unes après les autres; j'aperçus dans la main d'une jeune dame un éventail qui me sembla magnifique; je laissai percer le désir d'en posséder un aussi beau. Ce souhait ne fut pas perdu; le lendemain, à mon réveil, la première chose qui frappa ma vue, fut un éventail tout semblable à celui qui m'avait tant fait envie... Le vicomte m'avait ménagé cette surprise et avait joint à ce charmant cadeau le madrigal du comte de Provence à Marie-Antoinette :

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'occuper vos loisirs,
J'aurai soin, près de vous, d'amener les zéphirs;
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

— Voilà qui est du dernier galant. Et à qui donc vîtes-vous un éventail pareil à celui-ci? demanda le marquis à la danseuse.

— Monsieur le marquis, vous allez me trouver bien impudente et bien osée : l'éventail qui m'avait fascinée était entre les mains de M^{me} de Cas..., répondit-elle du ton le plus naturel et le plus persuasif.

— Ah! je respire, murmura-t-il; et moi qui ai pu supposer... Allons, j'étais fou!

M. de Courtrai, qui avait tout observé sans rien dire, fut moins crédule que le marquis et demeura convaincu de la présence de Diane chez d'Houdeville. Il ne fut pas dupe du conte de Guimard; cependant, pour cette fois, il pensa s'être assez vengé et ne chercha pas à pousser les choses plus loin. Il se tourna vers la danseuse et lui dit d'un air sardonique :

— Ma toute belle, vous avez fait bien des façons avant de vous décider à vous montrer; était-ce par crainte de vous compromettre, par hasard? Vraiment, votre réputation est trop bien assise pour que rien puisse y porter atteinte, soyez tranquille.

— Oh! monsieur! vous savez que ce que j'ambitionne n'est pas une réputation de rosière: seulement, j'aime à mettre du mystère dans mes relations, bien différente en cela de certaines gens qui affichent les femmes qu'ils ont, et même celles qu'ils n'ont pas.

Le jeune officier se mordit les lèvres et ne répliqua point; c'était un trait qu'elle lui décochait à bout portant et qui ne manqua pas son coup.

M. de Cas... avait eu le loisir d'apprécier toute l'inconvenance d'une sortie, que la confirmation de ses soupçons seule pouvait légitimer. Il ne savait trop comment s'y prendre pour tout réparer. Entre gentilshommes, cela valait un coup d'épée, il le sentait; toutefois, son âge et son grade supérieur rendaient plus facile un accommodement. Il aborda franchement la question.

— Monsieur d'Houdeville, dit-il au vicomte, je me suis conduit comme ne l'eût pas fait un écuyer; je ne sais quelle lubie me trottait par l'esprit; sans cette folle de Guimard, j'eusse fait quelque sottise. Je reconnais mes torts, et je vous prie de les oublier; si vous ne vous jugez pas entièrement satisfait, mettez, monsieur, que nos grades soient les mêmes, je serai tout à vous; mais vraiment cela ne le mérite guère.

— Je pense absolument comme vous, répondit M. d'Houdeville, qui n'était pas d'humeur à se montrer difficile; ainsi, monsieur le marquis, n'en parlons plus. Vous avez vu ce que vous vouliez voir : auriez-vous des projets sur cette pauvre Guimard?

M. de Cas... rougit et répliqua avec quelque embarras :

— Je ne dis pas non; mais, tant que vous l'ensorcellerez ainsi, il n'y aura pas moyen d'approcher. J'attends donc que mon tour vienne.

— Et vous n'attendrez pas longtemps, fit M. de Courtrai; n'est-ce pas, ma chère Guimard? Le règne du vicomte tire à sa fin; huit grands jours! Diable! cela ne s'était jamais vu!

— Sans doute, à en juger par le vôtre, qui n'eut pas de lendemain, riposta la danseuse aigrement.

— Cela est vrai, la belle; mais vous ne précisez pas lequel de nous deux prévint l'autre.

Cette fois, ce fut elle qui se mordit les lèvres.

— Allons, Courtrai, dit M. d'Houdeville, trêve de méchancetés; savez-vous quelques nouvelles?

— J'en connais bien une assez bouffonne, mais elle a deux jours, et vous n'êtes pas sans la connaître; je vous la raconterai à tout hasard. C'est à propos d'un des joueurs de violon du prince de Guéménée, du petit Jarnowick.

— Justement le maître de clavecin de ma femme, dit le marquis.

— Dites-nous cela, Courtrai, s'écria le vicomte, qui avait promis à Diane d'aller aux informations, et qui saisit comme une bonne fortune les quelques mots échappés à celui-ci; dites-nous cela : est-ce gai ou triste, d'abord?

— L'un et l'autre : tragico-comique; mais, vraiment, il y a plus à rire qu'à pleurer.

Voici ce que c'est :

Courtrai fit une pause. Le récit, en apparence insignifiant, qu'il allait entreprendre, était en réalité un raffinement de cruauté inconcevable. Nous l'avons remarqué, il était convaincu de la présence de la marquise chez le vicomte, et de plus, il était sûr que rien ne lui échappait de ce

qui se disait; cette persuasion lui donna l'idée d'exercer une nouvelle torture sur cette triste victime de son orgueil offensé. La plus grande blessure, dont le cœur d'une femme puisse saigner, est celle qui la frappe dans la dignité de son amour; le baron le savait; il s'efforça de peindre l'aventure où figurait Jarnowick, sous les traits les plus grotesques : le ridicule est le fer le plus meurtrier; il pénètre la poitrine la mieux cuirassée, et laisse toujours des traces plus ou moins profondes de son passage.

Après une courte interruption, il se mit en devoir de satisfaire la curiosité, qu'il avait éveillée, d'une voix railleuse et assez élevée pour traverser la cloison du salon et arriver jusqu'à l'infortunée marquise.

III

Angoisses

— Vous n'étiez donc pas, dit M. de Courtrai, en s'adressant à d'Houdeville, la veille même du bal de la reine, au concert du baron de Bagge? Belle soirée, ma foi! le baron fait bien les choses. Jamais plus délicieuse musique n'a été entendue par une réunion aussi nombreuse et aussi brillante. Les deux camps se trouvaient rassemblés et paraissaient avoir tacitement signé une trêve; l'*Orphée* de Gluck a été applaudi par les partisans de la musique italienne, et la coterie allemande a eu la même galanterie pour les productions de Piccini, dont on a chanté deux duos et une ariette. Puis, sont venus les solos d'instruments. M. de Guéménée avait prêté au baron ses deux violons, Jarnowick et Pielletin. Vous connaissez la rivalité haineuse et la jalousie excessive de ces deux artistes; la terre ne serait pas assez vaste pour les contenir. Pielletin joua le premier et emporta les suffrages de l'assemblée; l'autre vint après : soit qu'il fût inférieur à son confrère, soit que l'enthousiasme se fût apaisé et eût baissé à la longue, on se montra plus froid à son égard, bien que la part d'applaudissements fût encore fort honnête. Jarnowick, outré de ce qu'il regardait comme une injustice, aborda son rival, lui adressa quelques phrases pleines d'aigreur, et finit par lui reprocher d'avoir joué faux. Pielletin pâlit. Il a joué faux! on lui a dit qu'il a joué faux!... Mais c'est comme si l'on disait, à vous ou à moi, qu'il est un lâche, un misérable! c'est l'attaquer dans son honneur! Cela fait rire, mais c'est comme cela. Aussi perdit-il tout son sang-froid : n'écoutant plus que sa rage, et, sans réfléchir au lieu où il se trouvait, il s'élança sur son confrère et lui allonge un soufflet, ventrebleu! bien appliqué. Celui-ci saute sur l'agresseur et le déchire avec ses ongles; figurez-vous deux coqs qui se plument! On vint les séparer; mais ce n'était pas chose facile, je vous en réponds. L'offensé, n'ayant que les dents de libres, en usait pour arracher le bout du nez de Pielletin; on réussit pourtant à se jeter entre eux, et à mettre fin à cette scène ridicule, plus bouffonne que terrible, et qui, pour mon compte, m'a on ne peut plus divertie.

(La suite au prochain numéro.)

APPAREILS A GAZ

NEUFS ET D'OCCASION

E. AUBERT

6, Rue Luiserne, 6

— LYON —

*On demande à acheter
tout de suite***UN COMPTOIR**

bien situé et bien achalandé

BONNES CONDITIONS DE PAIEMENT

S'adresser au Bureau du Journal

CAFÉ DRAVET

Quai des Brotteaux

Angle du Cours Lafayette, 1

Huitres de Marennes tous les jours

Depuis le départ des Chartreux, on se demandait quelle liqueur pourrait remplacer celle que les R. R. P. P. lançaient dans la circulation.

Or, il est aujourd'hui notoirement démontré que, grâce à l'expérience et à l'habileté, la précieuse liqueur a été non seulement égalée, mais encore dépassée en saveur et en propriétés hygiéniques.

Il suffit, à cet effet, pour s'en convaincre, d'apprécier avec toute l'attention qu'ils comportent, les produits spéciaux de la MAISON PIGNIÈRE, cours Morand, 33, lesquels, parmi vingt autres qui ont établi la réputation de M. PIGNIÈRE, comme distillateur, sont universellement connus sous les noms de CORDIAL et de GÉNEPY DES ALPES.

EXPOSITION PERMANENTE

AUX GRANDS MAGASINS DE

LA CONCURRENCE**EST L'ÂME DU COMMERCE**

LYON — 24, rue de la République (angle de la rue Grenette) — LYON

CHOIX IMMENSE DE NOUVEAUTÉS EN JOUETS D'ENFANTS
ARTICLES DE LUXE, D'UTILITÉ ET D'AGRÈMENT

MANUFACTURE SPÉCIALE

DE TOILES ET TOUS PRODUITS A POLIR

DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

LANDINI

Ingénieur civil, ancien Elève des Arts et Métiers

BREVETÉ S. G. D. G.

LYON — 5, rue du Sacré-Cœur, 5 — LYON

**COMPTOIR
DES BEAUX ARTS**

6, place des Terreaux, 6

Ouvert jusqu'à minuit et demi, les
jours de représentation au Grand-
Théâtre.

CONTRE RHUMES

Toux d'irritations et Catarrhes

Demandez dans toutes les Pharmacies

LA CRÈME PECTORALE BAYEREL

Le Flacon : 2 fr. 50

DÉPOT GÉNÉRAL : place du Pont, 10

LYON-GUILLOTIÈRE

SIROP

DU D' HONORÉ

au Suc de Sénéga

Guérit Rhume, Asthme, Bronchites,
rebelles à tout traitement; Catarrhes,
Extinction de voix, Maladies de cœur,
etc.

FLACON : 3 fr. 50

Pharmacie FAYOLLE, 2, rue Bréda, PARIS

DÉPOT A LYON :

Pharmacie BÉRARD, 9, place des Terreaux

ON DEMANDE A ACHETER

UN PETIT CAFÉ

au centre de la ville

S'adresser au Bureau du Journal.

A CÉDER

POUR CHANGEMENT DE POSITION

AGENCE COMMERCIALE

En pleine prospérité

Conditions avantageuses

S'adresser au Bureau du Journal.

AU SACRIFICE

Comptoir, Rue Ste-Élisabeth

à l'entrée du Cours Vitton

Consommation de premier choix;
excellent vin qui n'est pas destiné au
SACRIFICE de la MESSE.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

13, rue Hippolyte-Flandrin, 13

LYON, près la place Sathonay, LYON

M^{me} MIGNOTDIPLOMÉE DE 1^{re} CLASSE

Reçoit des PENSIONNAIRES à des prix
TRÈS MODÉRÉS. — Chambres indépendantes.
— Discretion assurée. — Soins les plus
assidus. — Consultations tous les jours. —
Se charge du placement des enfants.

PHOTOGRAPHIE

A. LUMIÈRE

LYON — Rue de la Barre — LYON

PHOTOGRAPHIE A LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

33, Rue de la République, 33

AU PRINCE EUGÈNE

ARRIVAGE CONSIDÉRABLE POUR LA SAISON D'HIVER

8,000 Pardessus à 21 et 29 francs — 6,000 Vestons à 15 francs

MANUFACTURE DE VÊTEMENTS LA PLUS IMPORTANTE DE LYON, RECONNUE POUR

VENDRE MEILLEUR MARCHÉ ET MIEUX COUSU

QUE PARTOUT AILLEURS

IMPRIMERIE BEAU JEUNE & C^{ie}
Rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

BROCHURES, CATALOGUES, LABEURS, JOURNAUX, TÊTES DE LETTRES
MANDATS, CIRCULAIRES, AFFICHES, LETTRES DE DÉCÈS
ET TOUS AUTRES TRAVAUX TYPOGRAPHIQUES
CHROMO-LITHOGRAPHIE, GRAVURE, PLUME, CRAYON, ETC., ETC.

Le plus grand succès du Jour
JULIEN, Tailleur

Par son organisation (vente au comptant), l'importance de ces achats et le talent de ses coupeurs, la Maison JULIEN s'est placée, dès sa création, à Lyon, au premier rang des Tailleurs.

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 63
et rue Thomassin, 11

La Maison n'a pas de succursale à Lyon

On nous annonce comme devant paraître dans les premiers jours de février: *L'AURORE*, revue mensuelle, littéraire, artistique, scientifique et sociologique, rédigée dans un genre tout nouveau; nous prédisons un grand succès à cette publication. — Le numéro: 30 centimes. — Chez tous les libraires et marchands de journaux.

COMPTOIR MORAND

Place Morand

Établissement recommandé aux amateurs de consommations excellentes, servies avec un charme tout particulier.

COMPTOIR DES ENCAISSEMENTS

17, Rue Ferrandière, 17

Défense devant tous les Tribunaux
Recouvrements, Encaissements
Formation, Dissolution, Liquidation de Sociétés
Rédaction de tous actes sous seing privé

Représentation dans les faillites
Recouvrements à forfaits
Achat de créances échues et à échoir

**MAISON DE LA
BELLE JARDINIÈRE
De PARIS**

Succursale à Lyon: rue Saint-Pierre, 25

(Près les Terreaux)

HABILLEMENTS CONFECTIONNÉS

Pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

**BRASSERIE
DU COMMERCE**
1, Place des Terreaux, 1

Consommations de premier choix.

SEIZE RÉCOMPENSES
Dont trois Médailles d'Or

41 ANS DE SUCCÈS

L'ALCOOL DE MENTHE
DE RICQLÈS

Bien supérieure à tous les produits similaires

Est infaillible contre les **Indigestions**, maux d'estomac, de nerfs, de tête, etc., etc. Il est excellent aussi pour la bouche, les dents et tous les soins pour la toilette. Dans une infusion pectorale bien chaude, il réagit admirablement contre les **rhumes, refroidissements, gripes**, etc., etc.

Fabrique à Lyon, 9, cours d'Herbouville. Dépôt dans les principales pharmacies, drogueries, parfumeries, épicerie fines.

Se méfier des imitations.

SIROP DE BOCHET

Dépuratif du Serpent

Le meilleur dépuratif est le remède le plus infaillible contre les humeurs et acrés du sang.

LYON — Rue Lanterne, 32 — LYON

A LA VILLE DE LIMOGES

31, Rue Centrale — 3 et 5, Rue Ferrandière

A partir d'aujourd'hui

EXPOSITION PUBLIQUE

ET MISE EN VENTE

DES NOUVEAUX SERVICES DE TABLE ET DES MERVEILLES MÉCANIQUES

Réservés spécialement pour la VILLE DE LIMOGES

Cette Exposition sera intéressante sous tous les rapports: 1° en raison des immenses qualités des Marchandises qui y seront exposées; 2° comme Prix, ils seront étonnants de bon marché; 3° nous pouvons affirmer que jamais, même à Paris, on n'aura vu une aussi belle collection d'articles de fantaisie.

PORCELAINES FRANÇAISES

Les grandes fabriques de Limoges ont rivalisé de zèle et ont exécuté pour notre Maison des services particuliers, très originaux de forme et de décors.

FAÏENCES ANGLAISES

La célèbre maison Minton et les principales manufactures anglaises nous ont adressé leurs modèles de services de fantaisie.

FAÏENCES D'ART

Nous avons un choix de barbotines en relief des premiers céramistes d'Europe.

CHINE ET JAPON

25,000 pièces provenant des deux pays, origine garantie, composées de vases, potiches, seaux, jardinières.

Services de table et dessert à thé et à café. Boîtes à gants, à thé, à mouchoirs, etc. Bonbonnières, plateaux, etc., plats cloisonnés de 50 à 2,000 fr., des vases japonais de 2 à 500 fr., des tasses à café à 5 fr. la paire, des coupes, porte-cartes, des statuettes, etc.

SAXE ET BOHÈME

Une quantité immense de panniens, bonbonnières, pendules, flambeaux, statuettes, coupes, guéridons, porte-cartes.

**CRISTAUX ÉMAILLÉS, IRISÉS
ET VITRIFIÉS**

Les plus belles pièces des usines A. Jean, de Sèvres et de Pantin, composées de jardinières, de verres d'eau, de services à liqueurs, etc. Tous les articles de ce lot sont hors concours.

ARTICLES DE FANTAISIE

De Gien, Nevers, Bordeaux, Longvy, Choisy-le-Roi, Saint-Clément, etc.

Les noms des manufactures ci-dessus nous dispensent de tout éloge.

Jamais la céramique n'était arrivée à un degré de perfection aussi complet.

En dehors de tous les articles que nous venons d'énumérer, on trouve dans nos **Magasins** les articles les plus courants à prix réduits.

EXTRAIT SOMMAIRE des Annonces judiciaires

DES JOURNAUX DE LYON

Acquisitions

- P. L. 23 J. — M^{me} veuve Rodde, a acquis le comptoir, r. Cuvier, 47. Récl. r. Terme, 19.
- M. J. 27 J. — M. Genevay a acquis le fonds d'épicerie des mariés Jourdan-Clerget, r. Mazonod, 27. Récl. chez M. Grand, q. de Retz, 24.
- M. J. 27 J. — M^{me} Rochette a acquis de M. Dériol, r. de Chartres, 89, un fonds de buvette. Récl. à M^{me} veuve Rochette, r. Bossuet, 124.
- M. J. 27 J. — M. A. Deflaches, c. Lafayette, 64, a acquis de M. Boidevezi et de J. Pinlong, son épouse, r. de Crillon, 15, leur maison en construction, r. Ney, 49. Récl. chez M. Grand, q. de Retz, 24.
- L. R. 25 J. — M. C. Négros, de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, a acquis le fonds de voiturier de M. Jenniard.
- P. 27 J. — M. Queille a acquis de M. Jérôme Trin un fonds de poëlier, c. Vitton prolongé, 11.
- P. L. 25 J. — M. Roux, r. Montesquieu, 83, a acquis, de M. Viboud, un café, r. Sébastien-Gryphe.
- L. R. 25 J. — M. Sabourault, c. Vitton, 78, a acquis, de M. L. Lombard, le fonds de commerce de fabricant de café de glands, r. Lanterne, 7. Récl. à M. Trévoux, notaire à Lyon.
- S. P. 27 J. — M^{me} Parrot, née Bruyas, a acquis le fonds de pâtisserie de M. A. Rochefort, r. des Farges, 22. Récl. à M. Giraud, pl. Bellecour, 8.
- P. L. 28 J. — M^{me} veuve Degorge a vendu son fonds, r. des Capucins, 8. Récl. à la Garantie commerciale, rue Grôlée, 6.
- P. 28 J. — M. Bontemps a acquis, de M. Duchez, une pharmacie située pl. de la Victoire.
- L. R. 29 J. — M. Vulliamme a acquis, de M. Lacombe, un fonds de boulangerie situé r. de Vendôme, 138. Récl. à M. Sibert, r. Confort, 6.
- P. L. 31 J. — M. Guimet a vendu son épicerie-comptoir, rue Dunois, 77. Récl. à M. Fogel, quai de la Guillotière, 25.
- C. L. 30 J. — M. Chavent a acquis l'épicerie de M. Heymès, grand rue de la Guillotière, 134. Récl. à M. Thevenet, r. de Nuits, 4 et 6.

Sociétés

- M. J. 26 J. — M^{me} E. Mangaud, veuve de F. Fauriaux, M. J. Breton, maçon, et M. Fauriaux, son épouse, r. de Chartres, 12, ont formé une société collective pour exploitation d'un commerce de maître maçon. Raison sociale : Fauriaux et Breton.
- P. 23 J. — La société formée entre M. Verdier, r. de Sèze, 2, et M. F. Verdier, r. Bugeaud, 9, sous la raison sociale : Verdier oncle et neveu, pour le gaufrage et grillage des soies, est dissoute. Son siège social était à Lyon, r. Bugeaud, 9.
- M. J. 27 J. — La société formée entre M^{lle} D. Girod et M^{me} M. Faudon, épouse Beaudrand, c. Vitton prolongé, 15, fabricants de cols-cravates est dissoute. Son siège social était à Lyon, r. Saint-Polycarpe, 9, et r. Romarin, 12.
- M. J. 28 J. — Les sieurs V.-A. Guinon jeune, L. Picard et Jay, ont formé une société en nom collectif pour la fabrication et la vente des produits chimiques pour la teinture et l'impression. Son siège est à Saint-Fons.
- M. J. 31 J. — M. J.-M. Paccaly, M. G. Paccaly et M. Pierre Berthaud ont formé une société en nom collectif pour l'industrie de la teinture. Le siège social est r. Bossuet, 29.
- M. J. 31 J. — M. J.-B. Bertrand et M. P. Labeye ont formé une société

en nom collectif pour l'exploitation d'un commerce de boucherie. Le siège social est à Lyon (Vaise), r. de la Pyramide, 39.

- M. J. 31 J. — La société formée entre M. C. Bouquet et M. A. Bonnard, r. Jean-de-Tournes, 5, pour la fabrication et la vente des chaussures, est dissoute.
- M. J. 31 J. — M. C. Chervet et M. J. Chervet ont formé une société pour le commerce des vins en gros. Le siège social est rue de la Pyramide, 124.
- M. J. 1^{er} F. — M. Pierre Berger et M. Auguste Emain, limonadiers, ont formé une société pour l'exploitation de la brasserie du Coq noir, r. Ferlandière, 30, sous la raison sociale Emain et C^{ie}.
- C. 27 J. — M. E. Chodier, fabricant d'enjolivures, à Chaponost, et Chodier fils, aussi à Chaponost, ont formé une société en nom collectif. Raison sociale : Chodier frères.
- C. L. 30 J. — MM. E. Corcellet, Al. Bernard, J. Huot et M. Basset, ont formé une société pour le commerce de machines, outils, etc. La raison est : Corcellet, Bernard et C^{ie}. Le siège social, pl. Bellecour, 15.

Séquestres

- M. J. 26 J. — Les créanciers de feu Claude Barret, de son vivant cabaretier aux Rivières, sont invités à produire aux mains de M^e Robin, avoué, séquestre, rue de l'Hôtel-de-Ville, 37.
- M. J. 26 J. — M^e Peiron, avoué, rue d'Algérie, 19, a été nommé séquestre de la succession de C. J. Doney, c. Lalayette, 42. Produire entre les mains de M^e Peiron.
- M. J. 27 J. — M^e Plantin, avoué, place des Cordeliers, 12, a été nommé séquestre du sieur Rigotard, employé, place des Cordeliers, 10. Produire chez M^e Plantin.
- M. J. 29 J. — M^e Deville, avoué, rue Constantine, 5, a été nommé séquestre de M. Millou, rue Romarin, 21. Produire entre les mains dudit M^e Deville.
- M. J. 1^{er} F. — M^e Mille, avoué, rue Mercière, 41, a été nommé séquestre du sieur Auguste Classe, représentant de commerce, à Montchat, rue Omer Louis. Produire entre les mains de M^e Mille.

Faillites

- M. J. 26 J. — Faillite du sieur Raymond, boulanger, r. des Augustins, 1. — Jugement du 24 janvier 1881. Syndic, M. Dode.
- M. J. 27 J. — Faillite du sieur Girerd, liquoriste, rue Moncey, 99. — Jugement du 25 janvier 1881. Syndic, M. Dargère.
- M. J. 27 J. — Faillite de la Société anonyme lyonnaise des mines et carrières de St-Banzile-Montoulieu (Hérault), dont le siège est à Lyon, rue de la Bourse, 49. — Jugement du 24 janvier 1881. Syndic, M. Rolland.
- M. J. 29 J. — Faillite du sieur Moumzoglou et C^{ie}, négociants, r. Royale, 27. — Jugement du 28 janvier 1881. Syndic, M. Canavy.
- M. J. 31 J. — Faillite Jean Cotte, m^d de chevaux à Moulin-à-Vent, commune de Venissieux. — Jugement du 28 janvier 1881. Syndic, M. Régaud.
- M. J. 2 F. — Faillite du sieur A. Vergoin, bijoutier-orfèvre, r. de l'Hôtel-de-Ville, 52. — Jugement du 31 janvier 1881. Syndic, M. Dode.
- M. J. 2 F. — Faillite des sieurs E. Jacques et C^{ie}, négociants, q. de l'Archevêché, 22. — Jugement du 31 janvier 1881. Syndic, M. Dargère.
- M. J. 2 F. — Faillite du sieur Bellon, épicié, pl. Saint-Louis, 29. — Jugement du 31 janvier 1881. Syndic, M. Rolland.

Séparations

- M. J. 26 J. — La dame F. Champagnol, épouse de F.-A. Brochier, cours de Brosses, 6, a été séparée de biens d'avec son mari.
- M. J. 28 J. — La d^{me} M. Ringuet, épouse de A. Barbe, horloger, r. Mercière, 23, a été séparée de biens d'avec son mari.
- M. J. 28 J. — La dame J. Guy, née Joséphine Fouillet, rue St-Cyr, 64, a été séparée de corps et de biens d'avec son mari.
- M. J. 29 J. — La d^{me} M. Amenc, épouse de L. Collomb, r. Bât-d'Argent, 2, a été séparée de biens d'avec son mari.
- M. J. 29 J. — La dame M. J. Suchet, épouse de J. P. Rivory, r. Duguesclin, 94, ci-devant et actuellement rue Boileau, 123, a été séparée de biens d'avec son mari.
- P. 25 J. — La dame M.-T. Faivre, épouse du sieur A. Cirgaud, r. Saint-Polycarpe, 14, a été séparée de corps et de biens du sieur A. Cirgaud, son mari, r. de la Martinière, 9.
- P. 24 J. — La dame C.-C. Chatoux, épouse de F. Fouilleul, r. Bossuet, 98, a été séparée de corps et de biens d'avec ledit Fouilleul, demeurant à Villeurbanne.
- M. J. 31 J. — La dame H.-B. Balme, née M.-V.-R. Cartallier, rue Mercière, 34, a été séparée de biens d'avec son mari.
- M. J. 1 F. — La d^{me} Rosalie Robert, épouse du sieur Barthélemy Perge, a été séparée de biens d'avec son mari.
- M. J. 1^{er} F. — La dame Josephite-Peronne Gauthier, épouse du sieur Barbe Bernard, concierge, grand rue de la Guillotière, 40, a été séparée de biens d'avec son mari.

A. AMSLER

TRADUCTEUR D'ALLEMAND près les Tribunaux

Cabinet de 9 h. à midi et de 6 h. à 8 heures du soir.

Rue de la Charité, 33, Lyon

LEÇONS D'ALLEMAND A PRIX MODÉRÉS

A CÉDER

Pour cause de départ
UN FONDS DE

Rouennerie et Bonneterie

S'adresser au Bureau du Journal.

UNE CÉLÉBRITÉ DE PARIS

M^{ME} ROBERT

Somnambule

Rue de la République, 48, à l'entresol

Madame ROBERT prévoit par les signes de la main, tous les événements de la vie, les maladies graves et l'époque où ces maladies doivent avoir lieu.

Elle reçoit tous les jours les personnes qui croient en cette science.

M^{ME} DE JORT, DOCTEUR, DIPLOMÉE

Reconnait d'après les lignes de la main, les affections héréditaires, ainsi que les atteintes et les prédispositions aux autres maladies.

Consultations tous les jours, de 10 heures à 5 heures

2, RUE CHILDEBERT, 2

A SAINT-JOSEPH

Maison de Nouveautés

MAISON DE CONFIANCE

COURTIEU

8, Rue Bourbon, 8 — LYON

CHALES

SOIERIES — LAINAGES — TOILES

CALICOTS — INDIENNES

GROS ET DÉTAIL

SIROP

PECTORAL INCISIF

PRÉPARÉ PAR

C. DELEUVRE

PHARMACIEN

9, Rue Belfort, 9

LYON

Ce Sirop s'emploie contre les MALADIES de POITRINE et des BRONCHES, les CATARRHES, l'ASTHME, les RHUMES, la GRIPPE, la COQUELUCHE, l'ENROUEMENT et toutes les AFFECTIONS DE LA VOIX

PRIX

1 fr. 75 le Flacon